

LA SCIENCE MARTINISTE

*Discours prononcé à la réception du Frère 19^e au
Suprême Conseil, le 25 novembre 1892.*

Mon Frère.

Je n'ai pas la prétention de faire un discours, ni même de vous donner un enseignement. Par vos mérites personnels, par la volonté de Dieu et par l'élection de vos pairs, vous avez conquis le grade de S. ∴ I. ∴ et vous avez été élevé aux honneurs du Suprême Conseil. Vous êtes donc mon égal et je ne crois pas pouvoir rien vous apprendre. Pourtant le Suprême Conseil a voulu qu'au moment où vous entrez dans son sein, une exhortation vous fût adressée, qui vous rappelât les caractères de cette science martiniste que vous allez avoir à enseigner à votre tour. Le Suprême Conseil m'a fait l'honneur de me choisir pour vous adresser ces quelques paroles, et je l'en remercie profondément. J'aurai donc à vous rappeler la nature de la science martiniste, les moyens de l'acquérir, et le but qu'elle poursuit.



I.- Nature de la Science Martiniste

Commençons donc par définir la nature de la science martiniste.

Mais tout d'abord y a-t-il une science martiniste? Notre science n'est-elle pas celle de tout le monde? Avons-nous la prétention de posséder une science cachée à tous les autres hommes? A cette question, il faut répondre par une distinction. Notre science a le même objet que la science profane, mais elle a un autre esprit. Voilà toute la solution du problème.

Notre science, dis-je, a le même objet que la science profane. Elle étudie les mêmes choses, sans en excepter bien entendu ces sciences occultes que le vulgaire craint ou méprise. Bien plus, elle accepte pour sérieuse les méthodes de la science profane, elle tient pour avérés ses résultats. Tout ce qui est démontré scientifiquement est admis par nous sans difficultés et sans réserves. A la différence de certaines églises, nous n'avons aucune défiance des progrès de l'esprit positif: nous savons qu'aucune vérité ne peut contredire les vérités supérieures, et que tout ce qui est vrai est bon à dire et

à méditer. Nous sommes donc heureux des progrès de la science positive; nous cherchons même, dans la mesure de nos forces, à y contribuer. Tout ce qui se fait de ce côté est chez nous le bienvenu.

Mais est-ce à dire que nous nous en tenions aux enseignements de la science positive? Non, mon frère, et c'est ici que vous apparaîtra l'originalité de la science martiniste. Les résultats de la science positive sont des résultats fragmentaires et discontinus. Chacune des sciences en lesquelles elle se fractionne vit dans un isolement jaloux des autres sciences; dans chaque science plusieurs écoles sont en opposition sur les principes les plus fondamentaux. Une tentative de synthèse est-elle faite, ce n'est le plus souvent qu'une apparence de synthèse, ayant pour unique but de décider les écoles dissidentes à se rallier aux théories de l'une d'entre elles, ou de subordonner les sciences voisines à celles que pratique l'auteur de la tentative. L'esprit du martinisme, mon frère, est plus large. C'est l'esprit de la vraie synthèse. Nous ne voulons pas demeurer dans le domaine des vérités analytiques, parce que l'esprit humain, qui est un, a besoin d'une vérité une. Mais nous ne voulons pas non plus d'une synthèse arbitrairement faite. Nous voulons une synthèse rationnelle, qui respecte tous les faits acquis, qui tienne compte de toutes les théories sérieuses, mais qui en même temps n'en exagère aucune, et montre à chacune qu'elle a besoin de se compléter par toutes les autres, de façon à faire, de toutes ces vérités incomplètes qui sont nuisibles si on les prend pour la vérité totale, les matériaux de l'édifice durable, de l'édifice complet et bienfaisant de la science.

Mais comment cette synthèse peut-elle se faire? Elle se fera au moyen de la grande loi qui forme le centre de tout enseignement hermétique, de la loi d'analogie. L'analogie n'est pas une identité totale : nous ne prétendons pas que tous les phénomènes sont identiques et régis par des lois identiques, que toutes les sciences ne sont qu'une même science. Mais l'analogie est une identité partielle : ce que nous prétendons, c'est que, à côté de leurs différences, tous les faits présentent des ressemblances; que, parmi les lois qui les régissent, si certaines sont spéciales à certains d'entre eux, celles-là même pourtant rappellent les lois qui règnent ailleurs; qu'ainsi entre les sciences il y a à la fois distinction et relation. La loi d'analogie, en un mot, met la hiérarchie dans l'univers et dans la connaissance. Elle nous fait reconnaître qu'il y a dans le monde plusieurs plans distincts, qu'il serait téméraire de confondre, mais elle nous montre qu'en même temps chacun de ces plans reflète le plan supérieur. Ainsi elle nous fait comprendre, mieux que Platon, la véritable conciliation de l'un et du multiple, et, mieux que Hegel, la véritable identification des contraires dans l'absolu. Et pour envisager une métaphysique plus récente, elle nous montre à la fois ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a d'excessif dans l'évolutionnisme, en établissant qu'à côté de la liaison des êtres, il faut tenir compte aussi de la hiérarchie de leurs essences.

Je ne puis, mon frère, développer ces considérations qui déjà sans doute vous sont familières. Mais je dois pourtant indiquer encore un point. Si

toutes choses sont ainsi analogues, la connaissance de l'une d'entre elles éclaire donc singulièrement l'étude de toutes les autres. Il importe donc essentiellement de bien choisir son point de départ, de bien déterminer cet objet initial dont l'étude doit précéder et permettre toute autre recherche. Or, quel doit être cet objet initial? La science profane répond : c'est l'objet le plus simple, c'est-à-dire le vivant rudimentaire, le protoplasma, ou plutôt encore l'élément inorganique, l'atome : en effet, dit-elle, c'est la connaissance du simple qui doit ouvrir les voies à la connaissance du complexe. Tout spécieux qu'il est, ce raisonnement n'est pas décisif. Car si l'esprit de l'homme est, il est vrai, plus complexe que la cellule ou l'atome, il a cependant sur eux, pour l'étude que nous en pouvons faire, un avantage considérable. Notre esprit, en effet, c'est nous-mêmes : et nous avons, pour le connaître, ce sûr moyen d'investigation, la conscience. Au contraire la cellule et l'atome, tout simples qu'ils soient, nous sont à proprement parler impénétrables, par cela seul qu'il sont autres que nous. Ainsi, le seul être que nous connaissions directement, c'est nous-mêmes; tous les autres, nous ne les pouvons connaître que par analogie avec celui-là. La science profane va de l'univers à l'homme; la science martiniste va de l'homme à l'univers. Aussi la première ne peut-elle qu'analyser et énumérer; la seconde seule explique, parce que seule elle a un principe d'interprétation et de lumière. Expliquer l'univers par l'homme, c'est la devise même de Saint Martin, du maître dont nous invoquons ici avec respect la glorieuse, l'impérissable mémoire.

II.- *Moyens d'Atteindre la science martiniste.*

J'ai pour vous, mon frère, défini la science martiniste; je dois vous dire brièvement par quels moyens vous l'atteindrez.

Pratiquer les méthodes de la science profane, c'est nécessaire, puisque par aucune autre vous ne sauriez mieux pénétrer le détail et l'analyse des choses. Mais où puiserez-vous les idées directrices qui vous permettront d'en faire la synthèse? C'est ce qu'il faut vous indiquer en peu de mots.

D'abord, l'étude et la méditation de nos symboles vous seront précieuses. Vous connaissez déjà le rituel des trois degrés d'initiation : vous avez appris à décomposer et à recomposer le remarquable pentacle qu'exprime le cachet même de l'ordre martiniste. Exercez-vous davantage encore, mon frère, à ces travaux. Je puis vous dire que, si avancé que vous soyez dans notre science, vous y trouverez toujours un haut profit intellectuel. Ces symboles sont de telle sorte qu'ils prêtent à un nombre infini d'applications, de combinaisons nouvelles. Il suffit d'y réfléchir pour leur en découvrir d'ignorées. C'est la méthode de l'initiation orientale de fixer ainsi l'esprit du néophyte sur un seul livre, sur un seul symbole, pour lui faire



rendre tout ce qu'il saura en tirer. Nous aimons mieux d'ordinaire, en Occident, ouvrir l'esprit que le concentrer. C'est une autre méthode qui a aussi ses avantages. Mais elle ne doit pas exclure la première. Méditez donc, et méditez profondément les signes martinistes; libre à vous d'ailleurs, si vous voulez une plus grande variété d'exercices, d'appliquer ensuite cette méthode à d'autres objets, et, par exemple, à l'interprétation des symboles des principales religions, toutes inspirées au fond, vous le savez, par un même ésotérisme dont nos signes à nous vous donnent la clef.

Voilà donc un premier mode d'étude : la méditation de nos symboles. En voici un second : la lecture de nos maîtres. Lisez, mon frère, lisez passionnément les œuvres de Martinez Pasqualis et surtout de Saint Martin. Vous savez combien elles sont difficiles, combien l'interprétation en est encore, sur certains points, incertaine et douteuse. Pourtant, vous connaissez déjà assez de métaphysique pour pouvoir avancer dans cette lecture, pour pouvoir en retirer un grand fruit. En Saint Martin est condensée toute la moelle des plus nobles philosophies et des plus hautes religions. Pythagore, Platon et Plotin se retrouvent dans ses pages; l'âme de Jésus a inspiré leur auteur. Nulle part, je crois, vous ne rencontrerez une telle profondeur métaphysique, unie à une telle ardeur, à une telle pureté morale. L'esprit s'élève à ce contact; le cœur s'y ennoblit; l'homme tout entier se sent par lui transformé, rapproché de son auteur, rendu à sa divine essence.

Est-ce tout? Non, mon frère, il est encore une autre source de la science plus abondante que les autres. La science ne se trouve tout entière ni dans les symboles, ni dans les livres; elle est, mon frère, en vous-même. Je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est en vous qu'il faut connaître, si vous voulez comprendre tout le reste. C'est donc vous-même qu'il vous faut étudier. La sagesse antique l'avait dit : l'examen de conscience journalier prescrit par Pythagore, et c'est aussi l'enseignement des mystiques de tout temps et de toute religions. Enfermez-vous en vous-même, demandez-vous à vous-même ce qu'est l'essence de l'âme, de la vie et de l'être. Vous seul pouvez vous répondre. Les livres ne vous diront rien si le cœur ne vous éclaire. Pensez beaucoup, réfléchissez sur tout ce que vous entendez, ne vous laissez jamais dominer par l'opinion de qui que ce soit, au point de croire une chose sur la simple parole d'autrui. Demandez-vous toujours, au contraire, si ce qui se dit autour de vous est conforme à ce que votre raison personnelle vous enseigne; et, s'il ne l'est pas, rejetez-le impitoyablement. Le libre examen, mon frère, ne l'oubliez jamais, est de l'essence du martinisme. La foi chez nous dérive de la raison; loin d'être une abnégation de notre être propre, elle en est l'affirmation la plus haute.

III.- *But de la Science martiniste.*

Et maintenant que je vous ai dit ce qu'est notre science et comment vous pourrez l'obtenir, il me reste à indiquer, en concluant, comment vous devrez l'employer.

C'est une noble idée d'Aristote que celle-ci : le savoir a sa fin en lui-même, on le doit rechercher en dehors de tout profit personnel. Et, en effet, vous le savez mon frère, vous ne pourriez assujettir la recherche scientifique à quelques pensées de lucre ou même d'honneur mondain sans manquer gravement aux principes fondamentaux de notre ordre. Vous devrez aimer la science pour elle-même, pour les jouissances si peurs qu'elle nous donne. – seules jouissances qui ne laissent pas de regret. – Vous devez l'aimer parce qu'elle donne à l'esprit le calme et la paix intérieures, parce qu'elle lui fait trouver le bonheur dans la conscience même de sa force.

Et cependant il est possible de trouver à la science un but plus élevé encore. Faire son propre bien est légitime, faire le bien d'autrui est méritoire. Or c'est ce que la science vous permet d'accomplir. La science, en effet, est essentiellement communicable; elle se transmet sans s'amoindrir, elle semble même se fortifier en celui qui la possédait par sa transmission même. Donnez donc largement à autrui, mon frère, la science que vous possédez; enseignez ce que vous savez, c'est le meilleur moyen d'apprendre davantage. En instruisant vos semblable, comme c'est le devoir de tout initiateur martiniste, vous mettez un peu plus de joie dans leur cœur et dans le vôtre, vous collaborez à l'œuvre éternelle de Dieu. La vraie grandeur de notre science, c'est qu'elle permet de faire le bien.

F. 8^e